

## Pourquoi votre écriture est-elle si violente ?

### Joyce Carol Oates

C'était par un matin de mai 1980, frais mais ensoleillé, dans un amphi vieillot, dans les gradins raides de l'université de Varsovie qu'un jeune homme à l'air sérieux d'environ vingt-cinq ans m'a posé la question. Ce jeune homme, comme la plupart des Polonais que nous avons croisés, parlait très bien anglais : pourquoi mon écriture était-elle si violente ? Se pouvait-il que mon « expérience personnelle », « mon enfance peut-être » et, dans tous les cas, mon « tempérament singulier » aient à ce point « déformé » ma vision de l'humanité et de l'Histoire pour que la fiction de « Joyce Carol Oates » représente unilatéralement une « prise de position extrême », hélas très répandue dans la littérature américaine contemporaine ?

Que cette question familière m'ait été posée à Varsovie, où septembre 1944 avait vu le début de l'insurrection de la résistance polonaise contre les Allemands, avec pour conséquence finale le massacre de 200 000 Polonais ; qu'elle m'ait été posée dans une ville que l'armée allemande en retraite avait fait sauter (l'Armée rouge avait marqué une pause discrète sur les rives de la Vistule pour permettre cinq semaines de destruction avant de traverser pour « libérer » ce qu'il restait de Varsovie) ; qu'elle m'ait été posée avec un soupçon de reproche, qui semblait manifestement trouver un écho parmi la très nombreuse assemblée, a produit sur moi un effet tellement douloureux, ironique, démoralisant et amusant à la fois, mais teinté de tristesse, que je m'en suis sortie par une pirouette et quelques mots habilement choisis.

« Pourquoi vous focalisez-vous sur ce qui est violent ? » Cette question m'a été posée à Oslo, à Helsinki, à Bruxelles, à Budapest et dans cette ville extraordinairement « occidentale » d'Europe de l'Est connue pour le mur qui l'entoure : à Berlin ouest la question a été posée avec beaucoup de tact et de courtoisie, pas très loin de l'endroit où Adolf Hitler avait déclaré la Seconde Guerre mondiale et où Goebbels avait avancé le concept de « guerre totale ». Cette fois-ci cette question comportait un *addendum* poli : ma « vision » de « romancière » avait-elle été fortement influencée par ce que j'avais vécu pendant de nombreuses années à Détroit, dans le Michigan (qui semble avoir acquis aux quatre coins du monde la réputation d'une « ville violente ») ?

« Avez-vous eu une enfance malheureuse, Miss Oates ? » Question assortie de sourires interrogateurs ainsi que d'une bonne dose de pitié et de compassion. « La vie vous a-t-elle souvent fait trembler ? »

Comment composer avec la vérité amère et têtue qui veut que notre légitimité soit jugée parce que nous semblons « heureux » ou « malheureux » ; que notre travail est en un sens évalué à l'aune de l'élévation spirituelle qu'il offre ? « Le bonheur » est la norme, tout écart, aussi justifié et inévitable soit-il, éveille pitié et reproches. C'est vrai pour les écrivains, mais ça l'est encore plus pour les femmes écrivains, puisque le fait même qu'une femme écrive, et donc qu'elle pense, est la violation de la règle tacite...

L'on m'a clairement dit un jour, et probablement me l'avait-on déjà dit, que je devrais concentrer mon écriture sur un matériau « domestique » et « subjectif », à la manière de Jane Austen ou de Virginia Woolf, afin de laisser les grands problèmes socio-philosophiques aux hommes. Le sous-entendu est que si Jane Austen et Virginia Woolf avaient vécu à Détroit, elles auraient réussi à « transcender » leur environnement et à écrire des romans dans lesquels l'on n'aurait pas détecté la moindre trace de « violence ». Woolf aurait été craintive, les émotions l'auraient fait frémir, en revanche elle serait restée insensible au monde qui l'eût entourée ; Austen aurait été malicieuse, amusante et « délicieuse », et pratiquement tout le monde aurait pu la lire. Puisqu'elles auraient su résister à l'envie d'écrire sur de grands « sujets de société » à leur époque, il va sans dire qu'elles y seraient sûrement parvenues dans ce nouveau et stimulant contexte, et que la « féminité » n'en aurait pas souffert pour autant.

Cette question reste insultante, bête et sexiste. En même temps que deux ou trois bénédictions, nous avons sans doute hérité de la malédiction plurielle de la psychanalyse : l'idée que les raisons du mécontentement, de la colère, de la rage et du désespoir - « du malheur » en général - habitent à l'intérieur de l'être en souffrance plutôt qu'à l'extérieur. La psychanalyse persiste à dire que si les agressions œdipiennes du mâle sont dépendantes du triangle domestique, dont l'origine est logée de manière inéluctable dans « l'idylle familiale », alors les émotions féminines le sont aussi - à ceci s'ajoute la difficulté que la femelle est vouée à cette grande imperfection de ne pas être un mâle et qu'elle est vraisemblablement pleine de ressentiment pour cette même raison. Agression, mécontentement, fortes envies rebelles, sentiment d'injustice, ceci n'a rien à voir avec le monde

extérieur, mais seulement avec la personne en souffrance ; et si cette dernière est une femme, par définition une créature marquée du sceau de la concupiscence, comment est-il possible de la prendre au sérieux ? Le territoire de l'artiste féminine devrait être le subjectif, les choses de la maison. Elle a le droit d'être « charmante », « amusante », « délicieuse ». Ses modèles ne devraient être ni Shakespeare ni Dostoïevski, mais une écrivain quelconque. Et ses talents devraient être ceux d'une couturière consciencieuse.

« Pourquoi votre écriture est-elle si violente ? » Tout le monde sait que les écrivains sérieux, à bien distinguer des humoristes et des auteurs de propagande, prennent comme sujets naturels la complexité du monde, le bien comme le mal... la question n'en est que plus insultante ; et reste sexiste.

L'écrivain sérieux témoigne. L'écrivain sérieux restructure la « réalité » au service de son art, et souhaite arriver sans doute, à une vision esthétique unique ainsi qu'à l'épanouissement de la langue ; mais la réalité est l'éternel fondement, au même titre que l'alphabet, quel que soit l'éventail de sa splendeur, est le fondement de *Finnegans Wake* (la nature claustrophobique de l'art autoréférentiel est, peut-être, un paradigme du monde de l'enfant : rien d'objectif n'est perçu comme réel, tout est tourné vers l'intériorité, les mots semblent être créés, enrichis de significations personnelles. D'où le mépris de ce genre d'artiste pour les mondes « réels » et l'espoir sentimental que l'univers sera forcément remodelé, comme s'il n'existait pas en dehors du contrôle de l'artiste). Donc l'écrivain masculin sérieux a droit à cette vision, aussi s'approprie-t-il de façon naturelle un monde aussi vaste que la Russie de Dostoïevski, les océans de Melville ou le « lopin de terre grand comme un timbre-poste » de Faulkner dans le Mississippi. Et à lui on ne demande pas « Pourquoi votre écriture est-elle si violente ? »

Si le sort des femmes n'a pas encore divergé du regard romantique porté par nos néoconservateurs et par feu Adolf Hitler (« *Kirche, Kinder, Kuchen* »), le sort de l'écrivain a été tout aussi sévèrement circonscrit. La guerre, le viol, le meurtre et les délits mineurs farfelus relèvent de toute évidence des compétences exclusives de l'écrivain masculin, tout comme ils relèvent en général du territoire exclusif du comportement masculin.

Mais de temps à autre on lance à une écrivain sur un ton grave « Vous écrivez comme un homme ». Étant donné qu'il s'agit là d'une consécration ultime, une sorte de jugement venu d'en haut et ne prêtant pas à discussion, il serait impoli de demander « Quel homme ? N'importe lequel ? Vous ? »

« Pourquoi votre écriture est-elle si violente ? » On m'a posé la question à Liège, à Hambourg, à Londres, à Détroit et à New York. On me la poserait en Chine si j'allais en Chine. On me la poserait à Moscou. Et à Hiroshima.

Lorsque je souligne qu'en fait mon écriture n'est pas violente de manière explicite, mais que la plupart du temps elle décrit le phénomène de la violence et ses conséquences, un peu à la façon des dramaturges grecs ; lorsque je souligne que, en tout cas, l'écriture est un langage et que la plupart du temps elle traite du langage plutôt que d'un sujet - l'interviewer hoche la tête et prend des notes, puis s'enquiert de mon enfance : « Avait-elle été tragique ? La vie m'a-t-elle fait trembler ? »

Ces dernières années, est apparue une variante : quelle est ma défense contre les « accusations critiques » selon lesquelles mon écriture est « violente » ? Comment puis-je me « justifier » ?

« Poseriez-vous cette question à un homme ? » ai-je réagi la dernière fois, il n'y a pas si longtemps. Après un temps d'hésitation a fusé un « non ». « Pourquoi pas ? » ai-je demandé. Longue pause en retour. Mon interlocuteur connaissait la réponse à la question, mais il a choisi de s'abstenir de répondre. Peut-être réfléchissait-il. J'espère qu'il le fait encore.

Why Is Your Writing So Violent ?  
[The New York Times](#), 29 mars 1981

Traduit de l'anglais par Edith Soonckindt.  
[Cahier Oates](#), L'Herne, 2017